

## Accompagner

Mélikah Abdelmoumen

Numéro 166, automne 2020

Mais il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94375ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Abdelmoumen, M. (2020). Accompagner. *Moebius*, (166), 129–133.

# Accompagner

Mélikah Abdelmoumen

Depuis quelques années, j'accompagne des auteurs et des autrices.

Ça a commencé vers 2013, d'abord à titre de pigiste, et depuis juin 2019, c'est devenu un poste à plein temps.

Mon travail à plein temps est désormais celui d'éditrice.

Mon deuxième travail, dans les heures qui restent, les pauses de midi, les week-ends, les soirées et les vacances, est celui d'autrice.

Je sais que je veux écrire depuis la maternelle. Du moins, c'est ce que prétend le roman familial, et aussi mes souvenirs – mais peut-être que ceux-ci ont été infléchis, voire créés, par celui-là. Peu importe, au fond. Aussi loin que je puisse remonter, cet amour des livres et ce désir : devenir « écrivain » (on ne féminisait pas tellement à l'époque).

Il paraît que j'ai commencé à écrire tôt, probablement vers cinq ou six ans, des histoires. Entre l'idée que je me faisais alors du métier d'écrire, et ce que je sais aujourd'hui, après avoir publié bientôt dix ouvrages et plus de quarante

ans plus tard, il y a évidemment un monde. Notamment, j'ai compris jeune adulte que je pouvais bien vouloir écrire, espérer qu'écrire devienne mon métier... pour survivre, il allait falloir trouver un gagne-pain, une « vraie » carrière.

J'ai bifurqué, depuis les études de lettres à l'université, l'enseignement, le doctorat, la scénarisation, la traduction, le sous-titrage, la rédaction... Quelque part au milieu de tout ça, il y a eu un exil de plusieurs années en France. Certains de ces boulots me plaisaient à peu près. Je me voyais les supporter quelques années, pour pouvoir écrire à côté... Mais c'est tout ce qu'ils étaient : des gagne-pain, certains avec le potentiel de devenir des carrières, comme l'enseignement. Pas mon vrai métier. Celui-là, mon vrai métier, pour lequel j'ai plus d'années d'expérience que tous les autres, ne me permettra jamais de gagner ma vie. Pensais-je. Je me trompais un peu. La littérature allait, par un drôle de ricochet, me permettre de trouver le travail grâce auquel j'allais gagner ma vie.

Ça a commencé en 2013. L'accompagnement éditorial d'auteur·rice·s et la direction littéraire en tant que pigiste. La confiance qu'on m'accordait était le signe d'une reconnaissance à la fois de mes diplômes (enfin, ce doctorat en lettres allait vraiment servir), de ma position modeste mais sérieuse dans le milieu littéraire québécois, ainsi que de mes publications – surtout de mes romans.

C'est donc précisément parce que je suis autrice que j'ai pu devenir éditrice, et aussi, un peu, parce que j'avais enseigné la littérature, et corrigé des montagnes de travaux d'étudiant·e·s.

Mon approche a d'abord été instinctive. Et très vite, les manuscrits que j'accompagnais se sont mis à occuper mes pensées autant que mes propres livres. Dans mon esprit, envers les auteur·rice·s, qu'ils et elles soient

primoromancier·ère·s ou aguerri·e·s, que leur œuvre soit « mon genre » ou pas du tout, quelque chose comme une solidarité s'installait. Je sais maintenant que cette solidarité se sentait, et qu'elle a pu être utile dans le travail. Pour moi, elle allait de soi. Je devais la trouver en moi, la diriger vers l'auteur·rice que j'accompagnais, la cultiver comme une fleur étrange, à la fois vigoureuse et délicate.

Quand je me retrouvais, quand je me retrouve, devant un manuscrit, il se passe quelque chose d'à la fois très simple et très bizarre.

Je suis prise d'un gros trac, chaque fois. C'est chaque fois étranger et nouveau. Pour moi il n'y a pas, et il n'y aura jamais, de recette ou d'astuces, sans doute parce que je n'ai pas étudié le métier, je l'ai appris sur le tas.

Je dois donc commencer par lire le texte une fois et tenter de me glisser dedans... et soudain, je me rends compte que la magie opère. Il se passe quelque chose de curieux : même s'il y a un sentiment profond de complicité avec l'auteur·rice et un emménagement dans le texte comme on s'installe dans une maison, mon œil demeure impitoyable, branché sur toutes les failles que je pourrais déceler. Les failles, ce ne sont pas des choses objectivement admissibles ou indéniables. Ici aussi, c'est une question d'instinct. On porte le texte d'un·e autre comme une nouvelle peau et on voit les anfractuosités, les trous, les fissures qui empêchent cette peau non pas d'être parfaite ou de ressembler à la sienne, mais bien *de se ressembler à elle-même, de coïncider avec elle-même*. L'idée est, par un dialogue empathique, par le biais de suggestions et de commentaires, de pousser le texte au bout de ses propres potentialités, de sa propre logique.

En général, je lis le texte trois fois lors de la première étape d'édition. Une première lecture, rapide, pour découvrir

cette peau ; une deuxième pour m'en vêtir ; une dernière pour m'assurer que je ne me suis pas trompée, que je reste encourageante et respectueuse dans le dialogue, sans non plus faire à l'auteur·rice l'insulte de la complaisance.

Alors, j'envoie le texte édité. Et de nouveau, c'est le trac. Comment tout ce travail, qui tient souvent de l'orfèvrerie ou du pinaillage, sera-t-il reçu ? L'auteur·rice saura-t-il, saura-t-elle, les affres par lesquelles je suis passée pour trouver le bon équilibre entre l'encouragement et la critique ? Saura-t-il, saura-t-elle, qu'il arrive que j'en perde le sommeil ? Saura-t-il, saura-t-elle, auteur·rice débutant·e comme aguerri·e, que le travail d'édition sur son texte aura nourri mon propre travail d'écrivaine, plus que bien des cours d'université ne l'ont jamais fait ?

Saura-t-il, saura-t-elle, que je vis parfois, en travaillant sur le texte, des moments d'enthousiasme et de foi en la littérature qui sont si intenses qu'ils m'essoufflent ?

Saura-t-il, saura-t-elle, que presque tou·te·s les éditeur·rice·s que je connais, même si nous travaillons très différemment les un·e·s des autres, ressentent et vivent leur métier avec la même intensité, la même foi ?

Lorsque tout est terminé – le travail d'édition, puis la révision, la mise en pages, la rédaction de la quatrième de couverture – et lorsqu'on doit penser à la mise en marché, au succès ou à l'échec, à la réception critique forcément angoissante pour l'auteur·rice, je peux parler avec celui ou celle que j'accompagne de ce sentiment que je ne connais que trop bien, de la réalité (souvent décevante) de la parution, et de ses suites. Je tente, chaque fois, de le faire.

Mais je me rends compte que je ne parle pas assez de cette chose qu'on ne pourra jamais enlever aux auteur·rice·s, dès lors que leur livre devient un manuscrit en voie de

publication : la période du travail avec l'éditeur·rice, cette période au cours de laquelle, pour au moins deux personnes, le livre devient le centre du monde et où il est véritablement, attentivement, amoureuxment lu.

Mon père, qui m'a transmis l'amour de la littérature, disait souvent que la lecture est la rencontre fabuleuse de deux absences. Cette idée m'a toujours fascinée. Et sans doute qu'en tant qu'éditrice comme en tant qu'autrice qui a été éditée, c'est le fait de pouvoir vivre cette expérience de la lecture *dans la rencontre de deux présences* qui fait de moi une femme authentiquement et également passionnée par ses deux métiers – celui qui l'a toujours obsédée et dont on l'avait avertie qu'il ne la nourrirait jamais, et celui qui, contre toute attente, la nourrit bien au-delà des choses matérielles.